

L'ESSENTIEL EST DE CRAINDRE D., ET NON DE CRAINDRE LE CHATIMENT (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

« Je suis Hachem ton D. qui t'a fait sortir du pays d'Egypte, de la maison d'esclavage. »

Pourquoi Hachem leur dit-Il maintenant « Je suis Hachem votre D. » ? A quoi est-ce que cela ressemble ? A un roi qui était entré dans la prison pour libérer les prisonniers, les avait fait rentrer au palais, et les avait fait boire et manger. Le lendemain, il est entré chez eux pour leur dire : je suis le roi. Est-ce qu'ils ne savaient donc pas que c'était ce roi qui les avait fait sortir de prison ? Alors pourquoi leur dire « Je suis Hachem votre D. qui vous a fait sortir du pays d'Egypte, de la maison d'esclavage » ?

Sans compter qu'on trouve déjà dans la parachat Chemot (19, 15-18) : « Il dit au peuple : soyez prêts pendant trois jours, ne vous approchez pas d'une femme. Et le troisième jour, au matin, il y eut des bruits et des éclairs, une épaisse nuée sur la montagne, une voix de chofar très puissante, et tout le peuple qui était dans le camp se mit à trembler. Moché sortit du peuple vers D. en dehors du camp et ils se tinrent en bas de la montagne. Le mont Sinai était entièrement en fumée, parce que Hachem était descendu sur lui dans le feu, la fumée montait comme la fumée d'un four, et tout le mont tremblait terriblement. » Donc les bnei Israël savaient que D. était descendu sur la montagne, et ils Le craignaient. Alors pourquoi a-t-Il cru bon de leur dire « Je suis Hachem » ?

Qu'est-ce que la crainte du Ciel ?

Les philosophes (cité dans « Toldot Ya'akov Yossef », Ekev, 2) posent la question de savoir pourquoi un roi de chair et de sang n'a pas besoin d'ordonner à ses serviteurs de le craindre. Ils le craignent sans en avoir reçu l'ordre. Mais le Saint, béni soit-Il, le Roi des rois, doit, Lui, donner l'ordre qu'on Le craigne.

L'explication en est qu'ici, Hachem a voulu enseigner aux bnei Israël ce que c'est que la crainte de D. L'auteur de Réchit 'Hokhma l'a parfaitement bien expliqué en ces termes : Nous devons expliquer la nature de la crainte, et ensuite les choses par lesquelles l'homme peut manifester cette crainte en son coeur. La crainte dont nous avons reçu l'ordre à plusieurs reprises dans la Torah (Devarim, 10, 12) : « Et maintenant, Israël, qu'est-ce que Hachem ton D. demande de toi, sinon de craindre Hachem ton D. », et aussi (Devarim 6, 13) : « Tu craindras Hachem ton D. », et de nombreux autres exemples, consiste en ce que l'homme reconnaisse que le monde a un Créateur unique, qui a créé tout ce qui existe et qui dirige les créatures selon sa volonté. S'il ne les maintenait pas en vie, elles n'auraient aucune existence, ainsi qu'il est dit (Né'hémia 9, 6) : « Tu les fais tous vivre. » S'il était possible de concevoir qu'il cesse d'épancher Son influence sur tous les mondes fût-ce un seul instant, tous disparaîtraient et deviendraient comme s'ils n'avaient jamais été, car tous ont besoin de Lui et Lui n'a pas besoin d'eux. On doit Le craindre et prendre sur soi le joug de la Torah et le joug des mitsvot, comme un serviteur qui sait qu'il a un maître qu'il doit servir, ainsi qu'il est dit « Connais le D. de tes pères et sers-Le » (I Divrei HaYamim 28, 9).

Voici ce qu'explique Rabbi Chimon bar Yo'hai dans le Zohar (parachat Béréchit) : « La crainte consiste en ce que l'homme Le craigne parce qu'il est grand et domine tout. Il est le principe et la racine de tous les mondes, et par rapport à Lui tout est comme sans aucune importance, ainsi qu'il

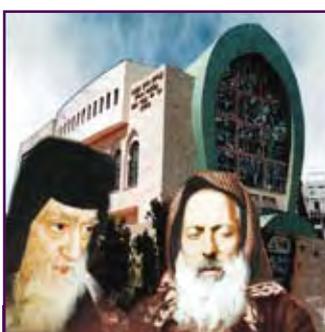
est dit (Daniel 4, 32) : « Tous les habitants de la terre sont comptés comme rien, Il agit à Sa volonté », c'est cela qui s'appelle la crainte. » L'essentiel est donc la crainte de D., et non la crainte du châtement. Il est dit (Téhilim 111, 10) : « Le commencement de la sagesse est la crainte de D. », et aussi (Michlei 1, 7) : « La crainte de D. est le commencement du discernement. » Il n'est pas dit « la crainte du châtement » mais « la crainte de D. », parce que c'est cela l'essentiel. La crainte du châtement n'est qu'une crainte secondaire, pas du tout l'essentiel, c'est pourquoi D. a dit aux bnei Israël, au moment où ils étaient en état de crainte, « Je suis Hachem votre D. », prenez garde à ce que votre crainte ne soit pas celle des bruits redoutables et du châtement, mais celle de Moi-Même, car Je suis grand et puissant, Je vous ai fait sortir du pays d'Egypte, et J'ai fait pour vous ce qu'aucune créature n'aurait pu faire. En effet, les Sages ont dit (Mekhilla Yitro Amalek 1) : « Auparavant, aucun esclave ne pouvait s'enfuir d'Egypte, qui était fermée hermétiquement, et maintenant Il a fait sortir d'Egypte six cent mille hommes. »

Qu'il n'y ait aucune crainte dans le coeur

C'est pourquoi D. doit ordonner la crainte, alors qu'un roi de chair et de sang n'a pas besoin de l'ordonner, car la crainte qu'il inspire n'est pas semblable à la crainte de D.. Les gens ne craignent et ne respectent un roi humain qu'à cause du châtement. Il n'en est pas ainsi du Roi des rois, le Saint, béni soit-Il. La crainte du châtement n'est pas si importante, l'essentiel est la crainte de D. Lui-Même, au point qu'il ne peut plus y avoir aucune autre crainte dans le coeur de l'homme. Les Sages ont dit (Berakhot 60a) : « Un élève marchait derrière Rabbi Yichmaël fils de Rabbi Yossi dans les rues de Sion, et il a vu qu'il avait peur. Il lui a dit : Tu as dû commettre une faute ! Car il est écrit (Yéchaya 36, 14) : « Les pécheurs craignent dans Sion. » Il lui a répondu qu'il est également écrit (Michlei 28, 14) : « Heureux est l'homme qui craint sans cesse ! » Il lui a dit : Dans ce cas, il s'agit de paroles de Torah. Quand l'homme craint D., il ne craint rien d'autre que Lui, car il Lui fait confiance qu'Il le protégera de tout mal, et il ne craint que D. Lui-Même. »

Le roi David a dit (Téhilim 23, 4) : « Même si je vais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains pas le mal, car Tu es avec moi. » C'est pourquoi D. a dit aux bnei Israël : « Qu'est-ce que Hachem ton D. demande de toi, sinon de craindre Hachem ton D. », Je vous demande de faire sortir la crainte de votre coeur et que vous Me craigniez, Moi, uniquement. Non la crainte du châtement mais la crainte de Hachem, craindre uniquement Hachem votre D., sans être préoccupé de rien d'autre au monde.

C'est pourquoi les Sages ont expliqué (Berakhot 33b) : La crainte du Ciel est-elle donc une petite chose ? Eh bien oui ! En ce qui concerne Moché c'est une petite chose ! Les commentateurs ont objecté : le Saint, béni soit-Il a parlé aux bnei Israël, et non à Moché uniquement, alors pourquoi dire « uniquement de craindre », ce qui implique que c'est une petite chose ? C'est que comme Moché avait fait sortir toute crainte de son coeur et n'y avait laissé que la crainte de D., c'était pour lui une petite chose. Si les bnei Israël avaient fait la même chose, la crainte aurait aussi été pour eux une petite chose, et c'est ce que dit Moché : « Qu'est-ce que Hachem demande de toi ? Sinon de craindre Hachem et de le servir de tout votre coeur et de toute votre âme. »



La Voie À Suivre

VAÉTHANAN

584

1ER AOÛT 2009

11 AV 5769

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication

Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

Il faut le leur reprocher

Si l'on suppose que les remontrances ne serviront à rien, mais ne risqueront pas non plus de causer un tort quelconque, même dans ces conditions-là on n'a pas le droit de se taire, de peur que les autres pensent qu'on est d'accord avec eux. On est donc obligé de leur répondre et de leur faire des reproches en défendant le tsadik dont ils sont en train de parler.

(Hafets Haïm)

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar
Bat Avraham

HISTOIRE VECUE

A l'époque du Ari Zal vivait à Tsefat un juif extrêmement pieux et grand talmid 'hakham, du nom de Rabbi Avraham Halévi Beroukhim. Depuis de nombreuses années, Rabbi Avraham avait l'habitude de se lever toutes les nuits à l'approche de minuit et de parcourir les rues de la ville en frappant aux portes des maisons pour réveiller les talmidei 'hakhamim et les kabbalistes dont il y avait une abondance à Tsefat, afin de servir le Créateur.

Au bout de moins d'une heure, ils se pressaient à la synagogue pour le « tikoun 'hatsot », en pleurant sur l'amertume de l'exil. Après avoir dit le « tikoun 'hatsot », tout le monde se mettait à étudier avec une grande assiduité la Torah révélée et la kabbala. Pendant cette nuit-là, les voix de l'étude s'échappaient de la synagogue et s'étendaient dans toute l'atmosphère de Tsefat. A l'approche de l'aurore, ces personnes allaient se tremper au mikvé, puis ensuite priaient cha'harit avec concentration et ferveur.

Rabbi Avraham était un personnage fascinant et unique. Pendant toute sa vie, il vécut dans la pauvreté et l'isolement. Il agissait énergiquement pour renforcer tout ce qui concernait la vie religieuse à Tsefat, et consacrait beaucoup de temps à la prière et à l'étude. Mais il consacrait l'essentiel de sa vie et de ses actes à une seule chose – l'exil de la Chekhina. A chaque fois qu'il évoquait l'exil, une poignante douleur s'emparait de lui. Il faisait des remontrances publiques, éveillant le désir pour le Temple détruit. Il se préoccupait tant de l'exil de la Chekhina et de sa délivrance que le Ari en personne a dit de lui que son âme était une réincarnation du prophète Yirmiyahou.

Un jour, Rabbi Avraham tomba malade. Son état empira, jusqu'à ce qu'il arrive vraiment aux portes de la mort. Les meilleurs médecins des environs furent appelés à son chevet, mais désespérèrent de son état. Ses proches se résignèrent intérieurement à la situation, et il semblait que Rabbi Avraham lui-même était en train de se préparer à la mort.

Le bruit de sa maladie arriva jusqu'aux oreilles du Ari, qui s'empressa d'aller lui rendre visite. Il lui dit : « Sachez, Rabbi Avraham, que vos jours sont arrivés à leur fin, et qu'il ne vous reste plus beaucoup de temps à vivre. Mais vous avez encore devant vous une chance d'annuler le mauvais décret et de guérir. Montez à Jérusalem pour prier auprès des vestiges du Temple, au mur occidental. Si vous arrivez là-bas pour supplier du plus profond de votre âme, vous mériterez de voir la sainte Chekhina, et si c'est le cas, il vous est promis que vous vivrez encore de nombreuses années.

Quand Rabbi Avraham entendit cela, il décida de se rendre à Jérusalem, quoi qu'il arrive. A cette époque-là, ce n'était pas chose facile. On voyageait à dos d'âne, on passait par des chemins qui n'étaient pas tracés, et cela prenait plusieurs jours. Le prix du voyage dépassait également ses moyens. Malgré tout cela, il prit sur lui de faire ce voyage, et en quelques jours, sa condition s'améliora au point qu'il réussit à quitter le lit et à se tenir debout.

Quand il se sentit suffisamment fort pour prendre la route, en vue de ce long voyage épuisant, il se mit à vendre ses meubles pour le financer, car il était extrêmement pauvre et n'avait pas d'argent liquide du tout.

Quand tout fut prêt pour le voyage, Rabbi Avraham s'enferma chez lui pendant trois jours et trois nuits, pour jeûner et prier en préparation au voyage. Ensuite seulement il prit la route qui allait à Jérusalem. De Tsefat à Jérusalem, la route était longue et périlleuse. Il eut plusieurs fois l'impression que son corps, dans sa faiblesse, ne réussirait pas à supporter les fatigues de la route. Seule sa grande foi parvint à le soutenir jusqu'à son but.

Quand il arriva dans la ville sainte, il ne chercha pas d'auberge, mais se dirigea directement vers le mur occidental. C'était la nuit. Rabbi Avraham se mit à épancher ses supplications devant D., en pleurant à haute voix avec des cris à fendre le cœur, jusqu'à ce que ses forces le quittent.

Tout à coup, dans sa grande fatigue et son extrême faiblesse, il aperçut une silhouette vêtue de noir, s'élevant vers le haut comme un nuage, depuis le mur jusqu'aux cieux. Rabbi Avraham comprit que ce n'était autre que la sainte Chekhina plongée dans l'exil, enveloppée de noir, et qui se roulait dans la poussière à cause de ses enfants plongés dans le malheur et la captivité.

Une douleur aiguë lui perça le cœur, tout son corps se mit à trembler, et il se prosterna face contre terre, en pleurant amèrement « Tsion plus estimée que l'or, malheur à moi de t'avoir vue ainsi ! » Il s'évanouit de douleur. Il vit en rêve la silhouette vêtue de noir qui s'approchait de lui, mettait sa main sur son visage, essuyait ses larmes et lui disait : « Console-toi, mon fils Avraham, car il y a de l'espoir, et les enfants reviendront dans leurs frontières. Je reviendrai les prendre en pitié et les rassembler. »

Il revint de son évanouissement, et reprit conscience en se répétant ce qu'il avait vu et entendu. Au bout de quelques jours, il reprit la route pour rentrer à Tsefat. Il y revint réconforté et heureux. Quand le Ari le vit, il perçut immédiatement sur son visage qu'il avait effectivement prié du plus profond du cœur et avait même mérité la vision de la Chekhina.

Il lui dit : « Heureux êtes-vous, d'avoir mérité un instant aussi exceptionnel de révélation, à l'intérieur de la grande obscurité de cet amer exil. Tout cela par le mérite du fait que toute votre vie, vous avez participé à la douleur de la Chekhina, et parce que vous avez éveillé les juifs toutes les nuits pour qu'ils pleurent sur l'exil. Maintenant, une longue vie vous est promise.

Rabbi Avraham Beroukhim vécut dans la ville sainte de Tsefat vingt-deux années supplémentaires, et continua de servir Hachem, à sa façon particulière.

A LA SOURCE

« Cette belle montagne et le Liban » (3, 25)

On demande en général d'abord quelque chose de facile, puis quelque chose de plus important, à la façon dont on demande dans la prière d'abord « pardonne-nous toutes nos fautes par inadvertance », ensuite « rachète tous nos péchés délibérés », et enfin « pardonne totalement toutes nos transgressions dans la révolte ».

C'est pourquoi, souligne le livre « Marpé Lachon », Moché a demandé d'abord de voir « le bon pays qui est au-delà du Jourdain », et ensuite « cette belle montagne », qui désigne Jérusalem, et enfin « le Liban », qui désigne le Temple. Il n'a pas modifié cet ordre, mais est allé dans ses demandes du plus facile au plus important.

« Ne rajoutez pas à la chose que je vous ordonne et n'en retranchez pas » (4, 2)

La question est bien connue : on comprend pourquoi il ne faut rien ajouter, mais pourquoi éprouver le besoin de dire qu'il ne faut pas retrancher ? Il est évident qu'il n'y a rien à retrancher de toutes les mitsvot de Hachem !

Le Maguid de Doubno, à son habitude, l'explique au moyen d'une parabole :

Quelqu'un avait fait un chidoukh à son fils avec quelqu'un de proche, et il s'était engagé à habiller son fils et à lui confectionner trois vêtements. Le beau-père lui dit : Je sais bien que vous n'avez pas beaucoup de moyens, vous ne pouvez vous permettre que deux vêtements, si vous entreprenez d'en faire trois, ce qui est au-dessus de vos moyens, vous allez être obligé de les faire avec un tissu inférieur bon marché, si bien que les trois costumes auront une valeur inférieure à celle de deux costumes.

La morale est que le Saint, béni soit-Il, nous a sévèrement enjoint de ne pas nous engager à plus que ce dont la Torah nous fait obligation, et à ne rien ajouter aux mitsvot que notre Créateur nous a ordonnées. En effet, il connaît notre peu de valeur et nous a donné des ordres en fonction de ce que nous sommes capables de faire.

C'est pourquoi si quelqu'un vient ajouter aux actes à accomplir, il retranchera nécessairement à la qualité et au temps, car l'homme n'a pas la possibilité de rajouter. Cela serait déjà beau qu'il ne retranche pas ! S'il veut ajouter à un endroit, il retranchera certainement à un autre, c'est pourquoi la Torah a mis en garde : « Ne rajoutez pas, et ne retranchez pas. »

« Et vous qui êtes attachés à Hachem êtes tous aujourd'hui en vie » (4, 4)

Le gaon Rabbi Nathan Schapira zatsal explique ainsi ce verset : dans la lecture du Chema, il y a deux cent quarante-cinq mots, et pour arriver au compte de deux cent quarante-huit, le compte des membres du corps humain, le chalia'h tsibur termine la dernière paracha du Chema par les mots « Hachem votre D. est vérité ». Le mot « emet » (vérité) complète le compte de deux cent quarante-huit, et de cette façon il y a de la vie dans tous les membres.

Donc quand on relie le mot « véatem » (et vous), qui contient les lettres de « emet » (vérité) à « Hachem Elokeikhem » (Hachem votre D.), par là « vous êtes tous aujourd'hui en vie », tous les membres de l'homme reçoivent une abondance de vie des cieux.

« Car je vais mourir dans ce pays, je ne passerai pas le Jourdain » (4, 22)

Comme Moché notre maître allait mourir, il était clair qu'il ne passerait pas le Jourdain ! Alors que signifie « Car je vais mourir dans ce pays, je ne passerai pas le Jourdain » ?

Rabbi 'Hizkiyahou Peretz zatsal l'explique dans son livre « Mikhtav Le'Hizkiyahou », à la suite de ce que dit notre maître le Ari zal, qui explique pourquoi on n'a pas permis à Aharon de prier pour rentrer en Erets Israël comme l'avait fait Moché par le fait qu'Aharon savait par l'esprit saint qu'il

allait se réincarner en Ezra le scribe. Comme il savait qu'il était appelé à entrer en Erets Israël dans une réincarnation, il n'a pas prié pour cela.

Alors que Moché savait qu'il ne se réincarnerait pas, comme l'ont expliqué les kabbalistes : Hachem agit parfois jusqu'à deux ou trois fois avec un homme [qui peut se réincarner jusqu'à deux ou trois fois], or Moché était déjà venu sous trois incarnations. En effet, les lettres de Moché sont les initiales de Moché, Chet, Hevel. Comme c'était sa troisième incarnation, il n'était plus appelé à revenir.

C'est ce qui est suggéré dans le doublet « car je vais mourir dans ce pays », et si l'on dit que je vais revenir sous une autre réincarnation et entrer en Erets Israël, « je ne passerai pas le Jourdain » après la mort par une réincarnation.

« Respecte ton père et ta mère comme te l'a ordonné Hachem ton D. » (5, 16)

La mitzva de respecter son père et sa mère, écrit l'auteur de « Aroukh HaChoul'han », est une mitzva compréhensible qui s'est répandue dans tous les peuples. Même ceux qui renient la Torah respectent cette mitzva, parce qu'elle est logique et naturelle. Mais les bnei Israël ont l'ordre d'accomplir toute mitzva compréhensible non parce que leur intelligence les y oblige, mais parce que c'est un ordre de Hachem.

C'est pourquoi il est dit ici, dans le deuxième texte des Dix paroles, « respecte ton père et ta mère comme te l'a ordonné Hachem ton D. », c'est-à-dire ne les respecte pas parce que ton intelligence t'y oblige, mais « comme te l'a ordonné Hachem ton D. », à cause de l'ordre de Hachem, et non à cause d'une obligation intellectuelle qui consiste à respecter son père et sa mère.

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

Comment chacun peut s'attacher à la Chekhina

« Et vous qui êtes attachés à Hachem votre D. vivez tous aujourd'hui. »

Dans Sifri (Devarim 49), on trouve un enseignement sur les mots « et s'attacher à Lui » (Devarim 11, 22) : comment est-il possible à l'homme de monter aux cieux et de s'attacher au feu ? N'est-il pas dit (Devarim 4, 24) « car Hachem ton D. es un feu dévorant », et aussi (Daniel 7, 9) : « Son trône était des flammes étincelantes » ? Mais cela signifie qu'il faut s'attacher aux talmidei 'hakhamim.

A un autre endroit, il est enseigné (Devarim 13, 5) : « Suivez D. » Est-il donc possible à l'homme de suivre la Chekhina, alors qu'il est dit « car Hachem ton D. est un feu dévorant » ! Mais cela signifie se comporter comme Hachem. De la même façon qu'Il habille ceux qui sont nus, toi aussi habille ceux qui sont nus. De la même façon qu'Il visite les malades, toi aussi visite les malades. De la même façon qu'Il console les endeuillés, toi aussi console les endeuillés. De la même façon qu'Il enterre les morts, toi aussi enterre les morts.

Réfléchissons : l'âme de chaque juif est vraiment une étincelle divine, et il est dit (Devarim 32, 9) « car Son peuple est la part de Hachem », donc chaque juif est malgré lui attaché à la Chekhina. Alors pourquoi les Sages ont-ils posé la question de savoir s'il est possible de s'attacher à la Chekhina ? L'âme de l'homme y est attachée depuis sa création !

C'est que bien que l'âme humaine soit une étincelle divine, n'en est conscient que celui qui étudie la Torah et accomplit les mitsvot. C'est pourquoi il est dit « Et vous qui êtes attachés », « atem » (vous) est formé des mêmes lettres que « emet » (vérité), et il n'y a de vérité que la Torah (Berakhot 5b), ainsi qu'il est dit (Michlei 23, 23) : « Acquiers la vérité et ne la vends pas. » Du fait que l'homme s'attache aux Sages et imite la conduite du Créateur, il mérite de s'attacher à la Chekhina.

Nous pouvons apprendre jusqu'où peut aller la perte de celui qui étudie sans réviser son étude de ce que dit la Guemara : « Tout talmid 'hakham qui mange beaucoup partout, cela finira par détruire sa maison et rendre veuve son épouse et orphelins ses enfants, il oubliera son étude, de nombreuses dissensions se produiront à cause de lui, ses paroles ne seront pas écoutées, il profane le nom du ciel et le nom de son maître et de son père, et il attire une mauvaise renommée sur lui-même, sa famille et ses descendants jusqu'à la fin de toutes les générations. »

« Il oubliera son étude », Rachi explique : car il ne prend pas le temps de réviser (Pessa'him 49a).

Un certain élève (Rabbi Nathan David Rabinowitz) de la yéchivah de Poniewitz à Bnei Brak avait étudié à la yéchivah tout le traité « Guittin », dans les moindres détails. En arrivant à Jérusalem, il est allé chez le gaon Rabbi Ovadia Yossef chelita pour lui demander de lui faire subir un examen sur Guittin.

Quand le Rav chelita eut terminé de l'examiner, il voulut connaître son emploi du temps journalier. Quand il s'avéra que pendant la nuit, il étudiait avec un ami le traité « Zeva'him », il lui dit que cela ne lui plaisait pas du tout. « Quand on étudie un traité, il faut que toute la tête soit entièrement plongée dedans, il faut tout le temps le réviser pour bien le connaître.

Ensuite, le Rav fit remarquer que dans sa jeunesse, quand il étudiait à la yéchivat « Porat Yossef », il avait étudié à la yéchivah, pendant un « zman », le traité Guittin, et l'avait révisé soixante fois...

L'achat d'une cour pendant le sommeil

Rabbi Yéhoua Zéev Segal zatsal put accomplir ce qu'il désirait le plus, et étancher sa soif de Torah à la yéchivah de Manchester, qui était dirigée par son père, le gaon Rabbi Moché Yitz'hak Segal zatsal. Il étudiait avec une immense assiduité qui ne connaissait aucun relâchement, jour et nuit. Même quand il allait dormir, ses amis fermaient le livre qui était resté ouvert entre ses mains. Dans son sommeil, on l'entendait marmonner : « L'achat d'une cour... c'est une discussion entre Abayé et Rabba... »

Son étape suivante a été la yéchivah de Mir en Pologne, où son assiduité a atteint de nouveaux sommets. Il étudiait dix-huit heures par jour ! Le jeudi soir il restait éveillé toute la nuit, mais pas sur le compte du « séder » du vendredi matin. La nuit du Chabat, il avait l'habitude de se lever à trois heures du matin, et il étudiait jusqu'au moment de la prière de cha'harit. Plus tard, il a témoigné sur lui-même qu'il était tellement plongé dans la Torah qu'il ne ressentait aucune fatigue due au manque de sommeil.

(Il est intéressant de souligner que de nombreuses années plus tard, quand Rabbi Yéhoua Zéev et sa femme se trouvaient en Erets Israël, ils sont allés rendre visite au Roch Yéchiva de Mir, le gaon Rabbi Eliezer Yéhoua Finkel zatsal, qu'ils n'avaient pas vu depuis l'an 5694. Le Rav Finkel demanda à la rabbanit Segal : « Est-ce que votre mari étudie encore dix-huit heures sans interruption ? »)

Parmi ceux qui ont étudié avec Rabbi Yéhoua Zéev à cette époque, on compte les meilleurs étudiants, le gaon Rabbi Naphtali Beinush Wasserman (le fils de Rabbi El'hanan), le gaon Rabbi 'Haïm Schmuelwitz zatsal. Soixante ans plus tard, Rabbi Yéhoua Zéev pouvait évoquer des explications de Torah exactement telles qu'il les avait entendues de la bouche de Rabbi 'Haïm.

Vous danseriez aussi avec nous

Le gaon Rabbi Arié Leib HaCohen zatsal avait pris sur lui de partir en exil, et d'errer parmi les communautés juives. C'était après la publication de son livre « Cha'agat Arié », et son nom était célèbre dans tout le pays. Son exil dura plusieurs années, et sa femme la tsadkanit se joignait elle aussi à lui dans ses périple, pour aider à ce qu'il puisse étudier autant que son coeur le désirait, sans que les aléas et les fatigues des voyages dérangent son assiduité. Partout où ils arrivaient, le « Cha'agat Arié » se plongeait dans l'étude au beit hamidrach, et la rabbanit allait frapper aux portes. Des quelques pièces qu'on lui donnait, elle préparait un maigre repas pour nourrir son mari.

Le « Cha'agat Arié » passait ainsi de ville en ville et de village en village en acceptant avec amour les souffrances de l'exil, et en s'efforçant de cacher sa véritable personnalité. Dans ses voyages, il arriva aussi en Allemagne, et entre temps, de bouche à oreille, le bruit se répandit qu'un grand d'Israël voyageait dans les villes juives. Cette rumeur arriva aussi aux oreilles du gaon Rabbi Nathan Adler zatsal, qui souhaitait depuis longtemps faire la connaissance du « Cha'agat Arié », sans compter qu'il était malheureux d'entendre les souffrances qu'il endurait dans son exil.

C'est pourquoi il demanda au juif responsable du « hekdech » à Francfort que s'il voyait parmi les gens de passage un juif qui avait tel et tel aspect, accompagné par son épouse, il le lui fasse savoir immédiatement, et il en serait bien récompensé. Le directeur du « hekdech » en prit bonne note, et il attendait chaque jour l'arrivée du « Cha'agat Arié ». Mais celui-ci tardait à venir, et ce n'est qu'au bout de quelques semaines que ses jambes l'amènèrent aux portes de la ville de Francfort. C'était tard dans la nuit. La plupart des habitants de la ville dormaient déjà, et au « hekdech » local, on faillit ne pas leur ouvrir la porte.

Quand il entra, la rabbanit se dépêcha de préparer à son mari un peu de pommes de terre cuites. Il prit alors avec lui une bougie et un vieux livre du « Michné Torah » du Rambam et s'installa pour étudier avec une grande concentration. La mélodie de son étude dérangeait les autres hôtes, qui s'empressèrent de souffler sa bougie. Le « Cha'agat Arié » prit son Rambam et sortit dehors, où il étudia à la lueur de la lune jusqu'au petit matin. Le bonheur et la joie l'entouraient pendant qu'il étudiait, et dans son exultation pour l'étude de la Torah, il se leva et se mit à chanter et danser en son honneur. Son épouse la tsadkanit, qui connaissait bien ce qui se passait dans son coeur, participa elle aussi à sa joie en son honneur.

Le bruit de cette joie arriva jusqu'aux oreilles du responsable des lieux, qui s'étonna : quelle raison y avait-il de se réjouir ? Le « Cha'agat Arié » lui répondit : « Si vous saviez comme j'ai trouvé de belles explications sur ce que dit le Rambam, vous danseriez aussi avec nous ! »

Immédiatement, le responsable comprit qui était son hôte, et se dépêcha d'annoncer à Rabbi Nathan Adler que c'était certainement le « Cha'agat Arié » ! Il lui raconta comment il avait passé la nuit, y compris les danses au petit matin. Rabbi Nathan Adler s'empressa de sortir en l'honneur d'un grand d'Israël, il le salua, et quand il commença à parler de Torah avec lui, il s'aperçut immédiatement que son rugissement était celui d'un lion (« Cha'agat Arié »), et que le pectoral était gravé sur son coeur.